

ETC



## René en deux temps...

Carol Doyon

---

Volume 1, Number 3, Spring 1988

Figure critique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36239ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

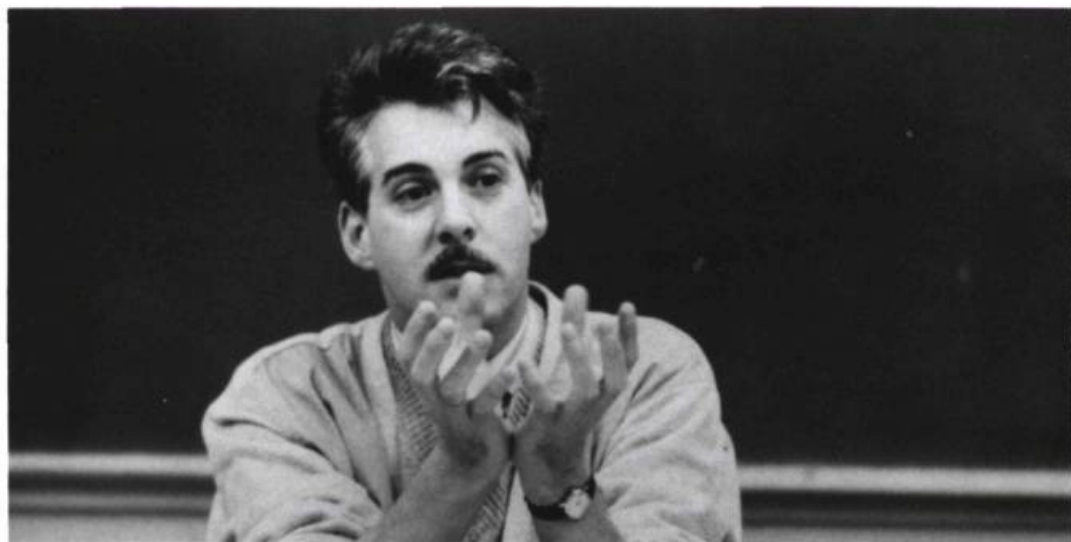
[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Doyon, C. (1988). René en deux temps.... *ETC*, 1(3), 19–20.

## René en deux temps...



Napoléon vu par David, revu par Payant et... (fragment de séquence)1984. Installation de Pierre Ayot

**E**ssayer de faire resurgir une image de René collégien du début des années 70 est une entreprise ardue car à cette image lointaine et floue se superpose une image plus précise et, par conséquent, plus vivante de René : celle du jeune professeur d'université du début des années 80. René et moi avons vécu une situation privilégiée comme toutes les relations de René d'ailleurs, car elles avaient quelque chose d'intensément personnel, de particulier et ne pouvaient appartenir qu'à la personne avec laquelle il entretenait ce rapport.

Je n'ai pas été son premier professeur d'histoire de l'art, mais probablement celle qui a été la plus importante pour lui à cette époque et puis dix ans plus tard, il fut mon professeur le plus marquant... en histoire de l'art. Nous avons joué cette interversion des rôles ouvertement, avec et une complicité et un plaisir d'autant plus grands qu'en même temps je donnais à l'Université de Montréal des charges de cours. Parmi les étudiants nous avions un petit groupe commun, des «finissants» déplacés en première année, qui étaient à la fois mes collègues (j'étais étudiante comme eux) et mes étudiants (je leur enseignais aussi les rudiments d'histoire de l'art). Cette situation inusitée nous permettait parfois, à même les cours, de nous renvoyer la

balle sur deux conceptions de la discipline et de les démarquer par rapport à ce qu'elle était/est traditionnellement (ce que je lui avais enseigné) et à ce qu'il tentait de la faire devenir (ce qu'il m'enseignait alors). La première ne contrediasit pas absolument la seconde, mais visait à construire sur cette base d'autres types de discours.

J'ai donc connu René à la fin du printemps 1970; il n'avait pas encore 21 ans. C'est par hasard qu'il s'était inscrit à un cours d'été au collège Ahuntsic avec une amie céramiste qui désirait terminer son D.E.C. rapidement et le moins péniblement possible. Le moins péniblement visait non seulement la matière du cours, mais aussi l'accès facile à l'institution. Le seul cours d'histoire de l'art (période moderne, par surcroît) dispensé à ce moment-là, le soir et en été, dans le réseau collégial du nord de Montréal et jugé compatible avec leurs intérêts était le mien. Ce n'est que vers le sixième ou septième cours qu'ils sont venus me parler à la pause et c'est à ce moment que j'ai remarqué dans ce groupe d'une trentaine d'étudiants assommés par la chaleur, René et Lyse.

D'habitude je commence à distinguer certains étudiants par leur attitude, par leurs questions ou, mieux encore, par leurs travaux, mais cet été-là j'avais demandé comme travail de préparer un dossier en plusieurs parties à me remettre à la fin de la session. Comme René m'avait remis le sien très en retard et que je l'avais perdu dans mon propre désordre, ce n'est pas par la qualité de son travail que j'ai pu voir quelle sorte d'étudiant il était, ni par ses interventions car il n'intervenait pas, ni par son attitude, il était plutôt

réservé, mais par des conversations pendant les pauses et les quelques rencontres autour d'un verre que nous avons eues à cette époque. Rencontres continuées à l'automne et à l'hiver suivants quand ils étaient revenus tous les deux, en auditeurs libres, suivre un autre cours et surtout lors des voyages que j'organisais pour mes étudiants du cégep à New York et à Washington.

Si René n'avait pas manifesté des signes précoces de sa grande envergure d'esprit — je ne les ai peut-être pas vus (?) —, il était plus sérieux, plus mûr que la majorité des cégépiens et il était possible de tenir avec lui des propos d'un niveau différent. Bien que moins avancé dans ses études, nous pouvions néanmoins échanger comme des personnes intéressées par les mêmes objets et cela rééquilibrait les rapports professeur-élève en rapports d'égal à égal. René était alors tiraillé entre son goût pour la littérature — il en était à sa deuxième lecture intégrale de Balzac et venait de terminer celle de Proust —, l'histoire de l'art qu'il apprenait à connaître et les arts plastiques qui l'avaient toujours intéressé. Pendant ces voyages, je me rappelle d'un René attentif, découvrant les musées, les expositions comme la grande rétrospective de Mondrian au musée Guggenheim, les librairies où les livres d'art abondaient et même les petits restaurants ethniques où nous nous aventurions près de Time Square et dans Greenwich Village. C'est aussi au cours de l'un de ces voyages de nuit en autobus qu'il connut les textes de Barthes grâce à France Théoret, alors ma collègue et à cette occasion ma compagne de voyage.

Lorsque j'ai retrouvé René à l'université presque dix ans plus tard — nous ne nous étions jamais vraiment perdus de vue —, les rôles s'étaient renversés. Si le hasard avait conduit René dans mes cours, ce n'est pas le hasard qui me conduisait dans les siens. Non, c'est plutôt la distance que je le sentais prendre vis-à-vis «mon» histoire de l'art, distance que je commençais à comprendre car cette histoire devenait problématique pour moi aussi, mais que je n'arrivais pas à voir aussi bien que lui. Le premier déclencheur fut l'article qu'il écrivit sur Louise Robert dans un numéro de *Vie des Arts* à l'automne 1976, et le second fut nos fréquentes conversations lorsque j'assumai le cours sur Kandinsky et Mondrian à l'hiver 1977.

Dès septembre 1979, je me réinscrivais à l'université avec l'intention de me familiariser avec ces nouvelles méthodes issues des sciences humaines que René et Lise Lamarche pratiquaient. J'ai été cette année-là très «choyée» par les deux, mais surtout par René avec lequel j'ai pu prolonger en quelque sorte la réflexion amorcée dans les cours et les séminaires quand nous nous retrouvions après pour manger. Nous avons presque fait le tour des restaurants de la ville et certains jours nous avons aussi fait le tour de l'horloge à parler et à discuter : il m'expliquait et me démontait les systèmes et la plupart du temps je l'écoutais fascinée, dépassée et... inlassable.

Il n'y avait pas de recette magique dans l'enseignement de René; la magie c'était lui. Il avait cet enthousiasme et cet amour de la peinture, ce goût pour la performance en classe qui relevait d'une conscience aiguë des stratégies rhétoriques, d'un sens de la mise en scène jusqu'à ce geste de la main et de l'index, ce regard et ce sourire en coin, mi-ironique, mi-chaleureux qu'il esquissait après un exposé complexe ou après une question naïve ou mal posée, sourire qu'il adressait peut-être autant à lui-même qu'à son auditoire. Le climat de complicité et même d'intimité qu'il parvenait à établir avec une classe de plus de cent cinquante étudiants tenait de la pure merveille. Dans les cours, il s'adressait non pas à un groupe, mais à chacun d'entre nous individuellement et il était très difficile de ne pas tomber sous le charme d'une intelligence aussi vive, d'un esprit aussi «aventureux» et lucide.

Il n'est pas facile de prendre un recul critique face à René comme professeur parce que l'un des plaisirs était justement de pouvoir faire taire mon expérience d'enseignante — ce qui n'est pas toujours facile — et de le suivre dans les analyses des œuvres qui l'avaient arrêté et que je redécouvrais pour la seconde fois. Ses méthodes d'enseignement étaient différentes de l'enseignement «classique» universitaire — dépendant d'un texte longuement préparé et progressivement enrichi —, René lui préférait le travail de la réflexion en cours, de la pensée mouvante, qui cherche, qui ne présente jamais dans l'élaboration plusieurs fois reprise, une physionomie identique, une pensée dont la forme «définitive», nous le savions, se retrouverait dans les nombreux articles qu'il dispensait généreusement. Sa vision de l'histoire de l'art comme discipline universitaire différait considérablement de ce que j'avais moi-même reçu initialement. Si elle semblait alors être «définitivement» close ou presque, faite ailleurs par d'autres et pour d'autres — nous ne récoltions que les miettes sous forme de synthèses culturelles nostalgiques —, avec René l'histoire de l'art se faisait aussi *ici* et *maintenant*. Nos soi-disant handicaps — éloignements des centres importants, différences culturelles insurmontables, etc. — devenaient au contraire des atouts nous plaçant dans une situation privilégiée géographiquement, idéologiquement et culturellement. Le savoir devenait passionnant et les œuvres d'art des signes que nous apprenions à lire.

Si j'ai été par hasard un instrument dans sa découverte des œuvres d'art et d'un premier discours qui les articulait, René aura été à un tournant de ma réflexion tout aussi sinon plus important et s'il y a quelque chose qui nous a permis de nous rencontrer une seconde fois, c'est peut-être finalement le goût et la connaissance des œuvres sinon le goût de la connaissance des œuvres d'art.